

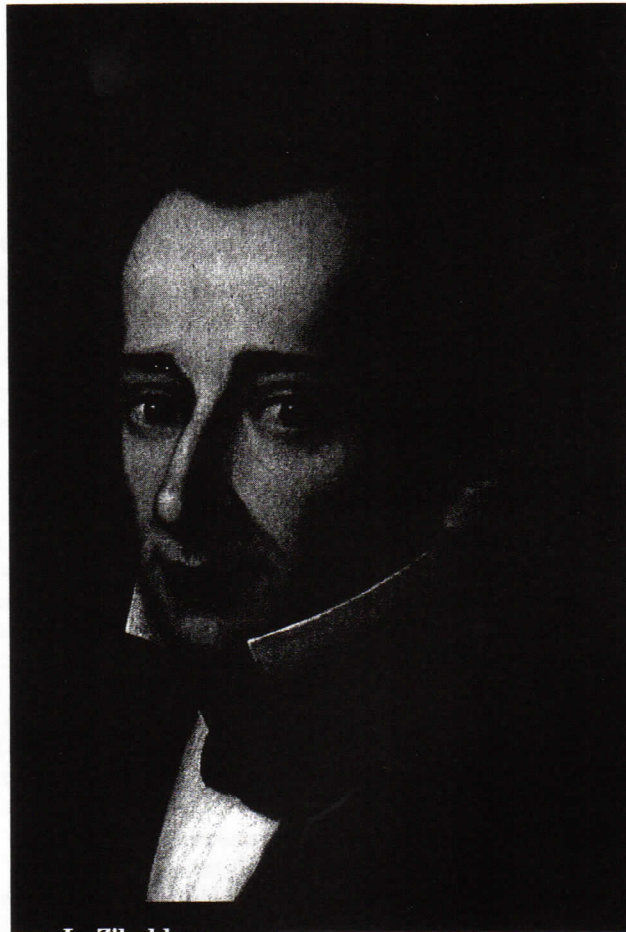
Seul comme Leopardi

Zibaldone Giacomo Leopardi

Traduit de l'italien par Bertrand Schefer.
Ed. Allia, 50 €.

On mesure mal aujourd'hui l'impact qu'eut Leopardi sur l'Europe intellectuelle de son temps. Très tôt, Musset l'a évoqué (« Sombre amant de la mort, pauvre Leopardi ») dans un poème, Sainte-Beuve lui a consacré un essai dès 1844 (encore ne connaissait-il que le poète, pas le penseur du *Zibaldone*) ; Schopenhauer, puis Nietzsche, l'ont lu et admiré ; la chaîne des admirateurs se prolonge jusqu'à nos jours, Italo Calvino ou Umberto Eco, en passant par Cioran, pessimisme radical oblige, ou Walter Benjamin. Pourquoi, alors, est-il encore si peu connu en France ? Les éditions de ses poèmes étaient trop rares, ses textes en prose n'étaient que partiellement traduits. Il a fallu l'obstination d'un éditeur, Allia, qui, depuis plus de dix ans, a publié en beaux volumes des recueils thématiques (*Le Massacre des illusions*, *Théorie du plaisir*, etc.), tous issus de la même matrice, le fameux *Zibaldone*, qui nous est donné aujourd'hui dans son intégralité : plus de deux mille pages. Là où on ne se serait pas étonné de voir mobiliser toute une équipe, c'est un jeune traducteur, Bertrand Schefer, qui a affronté seul ce bloc gigantesque, livrant un travail prodigieux. C'est la plus belle entreprise éditoriale depuis longtemps, et aussi une première mondiale : la première traduction intégrale à l'étranger d'un texte qui, en Italie même, ne fut publié qu'en 1898, un demi-siècle après la mort du poète.

Zibaldone, qu'est-ce que c'est ? Un mot bizarre pour recouvrir un livre-monstre qui n'a pas de pareil dans toute la littérature. Le mot remonterait au nom d'un médecin vénitien qui avait tenté, sans y par-



RUE DES ARCHIVES / GRANATA PRESS

Le Zibaldone de Leopardi, journal intellectuel tenu par le poète italien entre 1817 et 1832, paraît dans son intégralité. Un livre-monstre qui n'a pas de pareil.

venir, de traduire un traité d'hygiène arabe, et Leopardi, se fondant sur cet échec, aurait adopté cet intitulé dans un esprit d'auto-dérision (1). Mais « zibaldone » en est venu à signifier à la fois brouillon et mélange (le mot serait même à l'origine de sabayon), ce qu'on appelait en langage littéraire précieux des miscellanées, ou plus brutalement un fouillis, un enchevêtrement.

Le livre, pour tenter d'en donner une idée, a été souvent comparé aux *Essais* de Montaigne ou aux *Pensées* de Pascal (on pourrait aussi lui attribuer un rôle équivalent à ce qu'était le *Nachlass* pour Nietzsche), mais c'est une forêt autrement plus touffue, dense, dif-

ficile à pénétrer : le journal tenu par le poète entre 1817 (il a 19 ans) et 1832, de façon très irrégulière : les seules années 1820 à 1823 occupent les deux tiers du volume. Presque rien d'anecdotique ou d'autobiographique n'y trouve place : c'est un journal intellectuel (« mélange de mes pensées »), fait de considérations philosophiques, historiques, politiques, de longues (parfois bien longues à la lecture, avouons-le) notes philologiques, car Leopardi, comme Nietzsche, se revendique philologue. « Livre » n'est pas vraiment le mot qui convient, Leopardi ne l'a pas conçu comme tel, mais d'un autre côté, on découvre à la lecture un système très précis de renvois internes, sans parler des index qu'il a composés, et qui sont sans doute les meilleurs fournisseurs d'accès pour pouvoir naviguer dans ce texte proliférant. Tout indique que cet esprit prodigieux gardait pré-

sente en permanence la somme des réflexions qu'il accumulait au fil des entrées, ou à tout le moins qu'il les relisait sans cesse pour les prolonger et les enrichir. On serait tenté à son sujet de parler d'un ressac des pensées, mot qui désigne selon le dictionnaire le retour violent des vagues sur elles-mêmes lorsqu'elles ont frappé un obstacle. C'est bien ainsi que fonctionne le *Zibaldone*.

Leopardi pense *furieusement*. Ce n'est pas un constructeur de système, même s'il use volontiers du terme. Il s'acharne sur quelques couples d'opposés, réalité-illusion, nature-raison, plaisir-ennui, auxquels le ramène sans cesse sa conscience aiguë et précoce du vide de l'existence et du néant de tout. « Tout est néant dans le monde, jusqu'à mon désespoir », note-t-il

dès les premières pages du *Zibaldone*, et « J'étais épouvanté de me trouver au milieu du néant, un néant que j'étais moi-même ». Ce qui est pour lui une révélation va orienter toute sa vie et sa réflexion : « Je me livrai tout entier à la joie barbare et frémissante du désespoir. » Toute son entreprise va donc être de « se saisir du néant des choses », de cet oxymore, le « solide néant ». Au nom de cette expérience du néant, Leopardi récuse les Lumières dont il est pourtant l'héritier.

Première constatation : la nature est invincible, et dérisoires sont les efforts de la raison pour l'organiser ou la maîtriser ; elle gagne toujours à la fin. « La nature est grande et la raison petite et ennemie des grandes actions que la nature inspire. » (Il y a dans une telle phrase quelques traces d'un romantisme que Leopardi refuse également.) Raison et nature sont toujours ennemies, il y revient à longueur de page, la nature est « mère de la grandeur et du désordre », tandis que, la raison – qui n'est que présomption humaine – une fois introduite dans le monde, tout devient, « en fonction de ses progrès, laid, petit, mort, monotone ».

La découverte du réel, c'est celle des limites, qui entre aussitôt en conflit avec l'infinité du désir, car l'homme n'est que machine désirante. Le « désir du plaisir » est illimité, mais « chaque plaisir est circonscrit », et le désir toujours renvoyé vers un autre plaisir à venir, si bien qu'à la fin, « tout s'épuise », et qu'« il n'y a pas de plaisir en acte ». Le plaisir humain « ne consiste que dans le futur ». On a pu trouver des aspects sadiens dans la réflexion de Leopardi.

Comment vivre dans un tel monde, qui vous renvoie à votre néant, où le réel n'est rien et où rien n'est réel ? Par l'abandon délibéré aux illusions. Les noms de Schopenhauer et de Leopardi ont

il y a une différence de taille : le « voile de Maia » de l'hindouisme, qui nous occulte la nature de la réalité, et que Schopenhauer entendait déchirer, Leopardi le revendique et s'en drape fièrement. Tout notre malheur vient de la perte de nos illusions. La philosophie est coupable en ce qu'elle nous fait « découvrir les vérités les plus nocives et abandonner les erreurs les plus nécessaires et les plus vitales ». Faute de la possibilité d'un bonheur réel, la nature nous a fourni « d'heureuses erreurs » auxquelles nous ferions bien de nous accrocher, vivant par l'imagination et l'illusion. La profession de foi la plus radicale de Leopardi se trouve sans doute dans ces lignes superbes du 17 décembre 1823 : « Tout est folie, si ce n'est une folle existence. Tout est dérisoire, si ce n'est rire de tout. Tout est vanité, si ce n'est les belles illusions et les délicieuses frivolités. »

Il y a dans le *Zibaldone* une tension permanente entre la conscience de l'illusion, de la vanité des illusions, et la conscience de leur nécessité, car c'est le seul moyen de ne pas sombrer dans la folie, voire d'aller droit au suicide. Le drame de Leopardi est qu'il n'échappe pas à une lucidité qu'il condamne d'autre part comme obstacle au bonheur.

On dira que Leopardi avait quelques raisons de ne pas trop aimer le monde. Né en 1798 dans la noblesse provinciale, entre un père, le comte Monaldo, grand lecteur, mais réactionnaire et distant, et une mère bigote, il vit une enfance peu gaie dans le palais familial de Recanati, dans la Marche d'Ancône. A dix ans, il s'enferme littéralement dans la bibliothèque paternelle (16 000 volumes) pour « sept années d'études folles et désespérées ». Il apprend le grec, le latin, l'hébreu, le français, l'espagnol, traduit des fragments d'Homère, Virgile, Hésiode et d'autres, écrit à dix-sept ans un *Essai sur les erreurs populaires des anciens*, une

ment ruiné : colonne vertébrale déviée, troubles oculaires et respiratoires, fragilité générale. « Je me suis abîmé misérablement et sans remède pour toute la vie », écrit-il. Il pourra vivre, mais « en traînant la vie avec les dents ». Il y a quelque chose de Louis Lambert dans ce corps cassé par l'étude et torturé par le savoir. Leopardi ne vivra pas toujours en reclus : en 1823, il peut enfin s'échapper pour un premier voyage à Rome, et au fil des années, il séjournera à Milan, Bologne, Florence (où il rencontre Stendhal). La fin de sa courte vie sera, comme il convient, dérisoire : il meurt à 39 ans à Naples en proie à une épidémie de choléra, mais c'est d'une indigestion de glace au citron. Existence malheureuse, mais pas seulement, et Leopardi proteste d'avance dans une lettre contre toute tentative de réduire sa pensée à ses souffrances : « L'on s'obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. »

La lecture du *Zibaldone*, même dans ses pages les plus sombres, est étrangement tonique, stimulante, encore qu'on y trouve peu de traces de l'humour mordant qui parcourt ses *Petites œuvres morales*. Ici encore, Leopardi a la réponse : « Ce que l'âme contemple dans la réalité l'afflige et la tue, ce qu'elle contemple dans les œuvres de génie qui imitent ou évoquent d'une autre manière la réalité des choses la réjouit et lui redonne vie. »

Robert Louit

(1) Seul l'index mentionnait le terme, l'ensemble du manuscrit n'avait pas de titre et la décision fut prise par les éditeurs.

(2) Cf. Francesco de Sanctis, *Schopenhauer et Leopardi*, éd. L'Anabase, 2002.

Magazine littéraire

Avril 2004